Document generated on 08/08/2025 11:19 p.m.

Relations

RELATIONS

Livres

Number 823, Winter 2023–2024

URI: https://id.erudit.org/iderudit/103582ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2023). Review of [Livres]. *Relations*, (823), 69–72.

Tous droits réservés © Relations, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

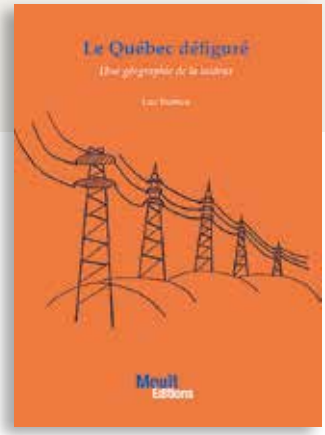
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



LE QUÉBEC DÉFIGURÉ. UNE GÉOGRAPHIE DE LA LAIDEUR

LUC BUREAU

MONTRÉAL, MOULT ÉDITIONS, 2023, 200 P.

POUR UNE SORTIE DE L'ANESTHÉSIE ESTHÉTIQUE

La puissance de certains livres se reconnaît au fait qu'ils réussissent à faire voir aux lecteur·trices la vérité de ce qu'ils disent. C'est le cas de cet ouvrage posthume de l'essayiste Luc Bureau, qui partage une idée probablement tacitement admise, mais si peu avouée : le Québec s'enlaidit de toutes parts et n'est plus la belle province. *Le Québec défiguré* est un cri dans le désert qui prend la forme d'une brutale « géographie de la laideur » québécoise.

D'aucuns pourront s'interroger sur la pertinence d'un tel pamphlet. À quoi bon gloser sur l'enlaidissement du monde alors qu'il est en train de brûler ? Or, Bureau parvient à nous convaincre que le souci esthétique envers la planète, loin d'être un simple caprice, est une condition essentielle à sa préservation (p. 13) et que notre indifférence à cet égard contribue à notre incapacité à répondre adéquatement à la crise écologique. Pour réveiller cette sensibilité esthétique endormie, l'auteur propose un véritable traitement choc en nous invitant à parcourir quelques lieux de la laideur qu'il nomme des *scatotopes* (des lieux excrémentiels), c'est-à-dire « tout ce que vous ne sauriez voir en permanence de la fenêtre de votre logis sans éprouver un dégoût profond » (p. 33).

Ce parcours nous conduit tout d'abord au sein de la ville moderne, caractérisée par son étalement infini sur le territoire (p. 42). Cette expansion impose ses propres paysages : autoroutes et boulevards livrés aux engorgements du trafic ; tours à bureaux ou d'habitation hautes à s'en disloquer le cou et qui « détruisent directement l'armature urbanistique traditionnelle du centre-ville » (p. 52) ; sans oublier les centres commerciaux qui rendent possibles les excès du consumérisme et effacent de la carte les petits commerces qui donnaient vie et forme à un quartier.

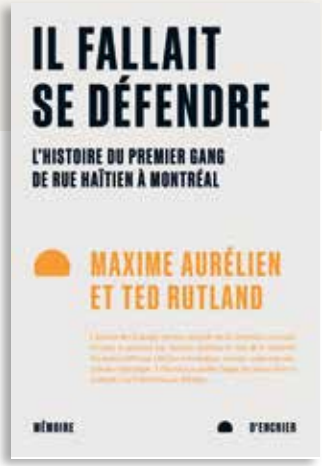
Pour l'auteur, la croissance urbaine sans limite vient désormais brouiller l'opposition classique entre ville et campagne, cette dernière devenant « chaque jour une copie servile et grimaçante de la ville » (p. 67). L'existence paysanne, articulée autour d'un rapport intime aux cycles de la terre et des saisons, a disparu, emportant avec elle la spécificité culturelle et existentielle qu'engendrait une telle manière de vivre. Bureau voit une homogénéisation totale entre le mode de vie campagnard et urbain : partout la même nourriture, les mêmes divertissements, les mêmes *bungalows*.

C'est sans compter la transformation du paysage imposée par l'industrialisation de l'agriculture qui homogénéise les cultures et oblige la construction d'imposants bâtiments uniformes dans lesquels sont enfermés vaches, poulets, cochons et moutons ; autant de « vastes camps de confinement animalier » (p. 73). L'offre doit répondre à la demande et l'obsession productiviste de l'économie exige ses sacrifices ; elle est une faim qui engloutit la vie rurale, son rapport aux vivant·es et ses architectures vernaculaires.

Cette folie s'incarne aussi dans l'établissement de parcs industriels inhabitables et inhospitaliers, « dédiés exclusivement à l'exploitation des forces de travail » (p. 94). Pour faire face à leur laideur jour après jour, il faut s'imposer une sorte d'anesthésie esthétique, c'est-à-dire fermer les yeux. C'est cette même amputation de la vue qui nous empêche également de constater à quel point nos espaces de vie sont de toutes parts pollués d'omniprésents messages publicitaires. Même les lieux sacrés n'échappent pas à cette profanation. Le règne de la laideur avale réellement tout.

Si la démonstration de Bureau au sujet de notre détachement esthétique collectif est sans appel, elle est souvent traversée par une nostalgie, notamment pour la vie paysanne d'antan, quelque peu idéalisée. En effet, le texte de Bureau efface à quel point cette vie était difficile et marquée par une violence qui a pour nom colonialisme. Malgré quelques limites, cette nostalgie a cependant le mérite d'une lucidité qui s'enracine dans le deuil bien réel d'une certaine manière modeste de vivre. Peut-être était-ce là le pari de l'auteur : réveiller certains regards grisés par la laideur afin qu'ils en viennent à chercher les lieux de la beauté. La notion de beauté, d'ailleurs, est laissée indéfinie dans ce livre-testament de Bureau, comme s'il incombait à celles et ceux qui lui survivent d'assumer la charge de sa définition et de sa réalisation. ■

Patrick Renaud



IL FALLAIT SE DÉFENDRE L'HISTOIRE DU PREMIER GANG DE RUE HAÏTIEN À MONTRÉAL

MAXIME AURÉLIEN ET TED RUTLAND
MONTRÉAL, MÉMOIRE D'ENCRIER, 2023, 270 P.

REPRENDRE LE CONTRÔLE DU RÉCIT SUR LES GANGS

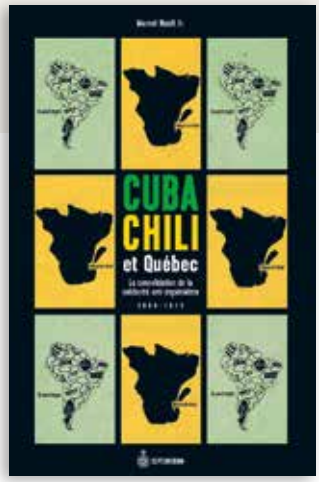
Maxime Aurélien et Ted Rutland proposent dans ce livre un puissant contre-discours sur le sujet des gangs de rue, en retraçant l'histoire des Bélanger, premier gang haïtien à Montréal. Ses auteurs, dont l'un fut le premier chef des Bélanger et l'autre est professeur de géographie à l'Université Concordia, ensemble ils proposent ici une incursion au cœur des motivations du gang : se défendre, « lutter contre les violences racistes et créer une ville plus ouverte » (p. 15). Les auteurs y reprennent le contrôle du récit en humanisant cette jeunesse des années 1980 qui doit se défendre et se soutenir dans une société raciste. L'ouvrage présente un judicieux équilibre entre anecdotes personnelles et théorie sociale.

La première partie du livre met de l'avant les problèmes sociaux et d'exclusion sous-jacents à la formation de gangs, tels que la pauvreté et le chômage, au sein d'un Montréal frappé par des crises économiques et par le racisme anti-Noir. D'abord campé en Haïti, pays qui l'a vu naître, le récit d'Aurélien nous amène très rapidement à Montréal au sein du quartier Saint-Michel, qui l'a vu grandir. Récemment immigrés, Aurélien et les membres de sa famille font face aux barrières sociales qui se dressent devant eux et qui les maintiennent dans des situations de précarité, notamment quant à l'emploi et au logement. Le jeune homme se lie d'amitié avec de jeunes Haïtiens qui, comme lui, font face à une société qui leur offre peu d'avenues d'émancipation et d'amélioration de leur qualité de vie, générant désespoir et sentiment d'injustice. Ce qui les unit est leur désir de prendre leur place hors des frontières de leur quartier et de s'épauler mutuellement. Dans leur quête pour accéder à différents espaces sociaux et physiques de la ville, dont la communauté haïtienne est exclue *de facto*, ils se butent à des violences racistes qui menacent quotidiennement leur vie. C'est donc principalement pour faire face à cette violence que les jeunes regroupés au sein des Bélanger se mettent à s'organiser. Toutefois, le racisme structurel des institutions et de l'ensemble des milieux politiques mène à l'ignorance de ces violences blanches, alors qu'au même moment, les moyens mis en place par Aurélien et son gang sont criminalisés.

Enfin, l'ouvrage propose un témoignage très riche et une réflexion poignante qui abordent les dérives auxquelles les Bélanger se sont livrés, notamment la violence avec des gangs rivaux, qui les ont détournés de leur objectif initial de se défendre contre le racisme. Ces dérives causeront des conflits internes au sein du gang, ce qui conduira progressivement Aurélien à le quitter. Sans nier l'existence d'une escalade, Rutland et Aurélien s'engagent néanmoins dans une lecture critique de la réponse institutionnelle à cette violence. S'ancrant dans une « panique morale », surtout fabriquée par la police et les médias de masse, cette réponse est parvenue à légitimer la répression des gangs par des opérations policières militarisées, des pratiques d'interpellations systématiques et un profilage racial amplifiant le cycle de discriminations systémiques qui affligent les communautés noires. Finalement, les auteurs offrent des pistes de solutions pour freiner la violence et agir sur les racines de la criminalité des jeunes — soit la pauvreté, le racisme et leur marginalisation — et plaident pour un meilleur financement des organisations communautaires.

L'épilogue est particulièrement pertinent, car il revient sur la construction théorique de l'objet « gang de rue » au Québec. Le livre en laissera toutefois plusieurs sur leur faim : dans quelle mesure ce récit peut-il éclairer les récents événements de violence armée que connaît Montréal, et comment peut-il nous aider, collectivement, à mieux comprendre les enjeux posés par celle-ci dans les quartiers du nord-est de la ville et leur traitement politique et médiatique ? Ces questions restent ouvertes. Néanmoins, il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'un essai important qui captivera les personnes intéressées par les enjeux de justice sociale et de racisme, ou simplement par l'histoire de Montréal. ■

Karl Beaulieu



CUBA, CHILI ET QUÉBEC.
LA CONSOLIDATION DE LA SOLIDARITÉ ANTI-IMPÉRIALISTE, 1959-1979

MARCEL NAULT JR.
QUÉBEC, LES ÉDITIONS DU SEPTENTRION, 2023, 170 P.

ÉCHOS DE RÉVOLUTION DANS LES REVUES D'IDÉES QUÉBÉCOISES

Inspiré du mémoire de maîtrise de l'auteur déposé en 2018 à l'Université de Sherbrooke, cet ouvrage a été publié en amont des commémorations, cette année, du 50e « anniversaire » du coup d'État perpétré par Augusto Pinochet au Chili en 1973. Il arrive à point nommé, alors que la diaspora chilienne et certains pans de la société civile québécoise s'efforcent d'honorer la mémoire des victimes directes et indirectes de la junte militaire, en mettant en exergue la résistance et la résilience admirables du peuple chilien.

Ce livre s'inscrit dans l'historiographie foisonnante consacrée à l'histoire transnationale du Québec, dont Maurice Demers, Geneviève Dorais, Catherine Foisy, Sean Mills et Catherine Le Grand sont les principaux artisan·es. En observant la trajectoire historique québécoise selon une perspective continentale et en se montrant attentive aux influences réciproques qui s'exercent entre le Québec et l'Amérique latine, cette histoire jette un regard décentré sur notre société, permettant ainsi l'émergence de nouveaux imaginaires politiques. C'est précisément ce que Nault Jr. accomplit dans ce livre, en attirant notre attention sur l'interfécondation qui s'est opérée entre les luttes anticapitalistes et anti-impérialistes des peuples de l'Amérique latine et celles qui animaient la gauche québécoise dans les années 1960 et 1970. La périodisation adoptée est suffisamment longue pour prendre la pleine mesure des transformations de la société québécoise, en amont comme en aval de la Révolution tranquille. En choisissant de s'intéresser aux échos de la Révolution cubaine (1953-1959) et de la voie chilienne vers le socialisme (1970-1973), Nault Jr. jauge les mutations des affects politiques d'un Québec catholique qui était, jusque-là, viscéralement anticommuniste.

Braquant les projecteurs sur la couverture de la Révolution cubaine faite par de nombreuses revues d'idées publiées au Québec, le premier chapitre montre l'évolution du regard jeté sur le marxisme et le socialisme par l'intelligentsia québécoise au cours des années 1960 et 1970. Les trois revues catholiques du corpus (*Cité libre*, *Maintenant* et *Relations*) sont un excellent baromètre des transformations radicales qui s'opèrent alors. L'année 1965 marque un tournant : les intellectuels québécois affichent une sympathie plus affirmée pour la Révolution cubaine. *Parti pris*, particulièrement à travers la plume de Pierre Vallières, est exemplaire à cet égard. L'auteur, préoccupé par la question de l'action, ne cache pas son admiration pour le modèle de la guérilla à Cuba, qu'il souhaite voir au Québec pour que le socialisme puisse advenir.

Le deuxième chapitre s'attarde d'ailleurs longuement à « l'effet miroir » qu'exerce sur le Québec la voie chilienne vers le socialisme dans le contexte de la radicalisation des luttes indépendantistes et ouvrières des années 1970. L'hostilité à l'égard du gouvernement d'Allende (dans *L'Action nationale*, entre autres) cède la place à un enthousiasme grandissant envers l'expérience chilienne, certaines revues s'interrogeant même sur la possibilité de s'en inspirer pour dynamiser les luttes sociales et syndicales d'ici. La revue *Relations* a d'ailleurs contribué au travail de conscientisation et de politisation de la gauche québécoise à l'égard des luttes menées par le peuple chilien. Alors qu'il était membre du comité de rédaction de la revue, Yves Vaillancourt a joué un rôle important en ce sens en publiant notamment le dossier « Pourquoi s'intéresser au Chili ? » à son retour de la rencontre latino-américaine des chrétiens pour le socialisme, qui s'était déroulée à Santiago en 1972.

Consacré aux réseaux de solidarité entre le Québec et le Chili, le troisième chapitre fait une excellente synthèse de travaux existants sur le sujet et dresse une cartographie fouillée des organisations québécoises de solidarité internationale apparues dans la foulée du coup d'État de Pinochet, telles que le Comité Québec-Chili et le Centre international de solidarité ouvrière.

Un ouvrage qui arrive à un moment opportun dans le contexte d'essoufflement des solidarités internationales, tant au sein du mouvement syndical que de la classe politique québécoise, alors que le contexte mondial et continental rend pourtant plus que jamais nécessaires ces solidarités Nord-Sud en raison des changements climatiques, des crises migratoires et des avancées du capitalisme extractiviste, notamment. ■

Frédéric Barriault

AU QUÉBEC, C'EST COMME ÇA QU'ON VIT. LA MONTÉE DU NATIONALISME IDENTITAIRE

FRANCINE PELLETIER
MONTRÉAL, LUX ÉDITEUR, 2023, 220 P.

SE RACONTER UNE FOIS DE PLUS

Dans cet essai, la journaliste Francine Pelletier propose une nouvelle analyse de la culture politique québécoise fortement inspirée des études critiques des dernières années sur le néoconservatisme et le nationalisme identitaire. Elle approfondit les thèses développées dans son documentaire *Bataille pour l'âme du Québec* (2022) et soutient l'argument que le nationalisme d'aujourd'hui n'est pas celui de « nos trente glorieuses », comme plusieurs le prétendent, mais bien quelque chose de plus insidieux, de fermé et de réactionnaire ; une sorte de parodie des espoirs et des aspirations progressistes de la Révolution tranquille.

Les premiers chapitres, à saveur biographique, combinent diverses observations personnelles à des analyses souvent très sommaires sur les métamorphoses de la culture politique québécoise entre 1971 et 1980. Pelletier, une Franco-Ontarienne ayant aussi vécu en Alberta, y parle de son choix de s'établir au Québec pour vivre en français et participer à l'optimisme d'une société québécoise qui s'ouvrait alors sur le monde. Selon elle, il y a un réel changement de paradigme à cette époque : le vieux nationalisme canadien-français, plutôt conservateur, fait place à une nouvelle mouture du nationalisme québécois, soit un « nationalisme civique progressiste » porté par des figures comme Gérald Godin ou Louise Harel dans le premier gouvernement du Parti québécois (PQ).

Par la suite, Pelletier déploie son argumentaire de manière beaucoup plus précise et soutenue. Le ton change ; le biographique s'atténue pour laisser place à l'analyse et, surtout, à la prise de position. Elle passe au peigne fin différents épisodes récents de la politique québécoise : la « crise » des accommodements raisonnables, le virage identitaire du PQ, la Charte de la laïcité, la normalisation du conservatisme social et de la politique identitaire et la consécration de son principal acteur politique, la Coalition Avenir Québec (CAQ) dirigée par François Legault, que l'auteure critique d'ailleurs adroitement et abondamment.

Si Pelletier tisse quelquefois l'histoire du nationalisme à partir de phénomènes sociaux et culturels, son récit est avant tout structuré par l'histoire des élites politiques et de leur entourage. L'histoire s'écrit ici par « le haut » alors que les péripéties de personnages publics deviennent, par glissement, celles d'un peuple. Ce cliché, un raccourci récurrent dans la façon dont nous nous racontons au Québec, permet à l'auteure d'établir une équivalence entre les mutations du discours nationaliste de certains partis politiques et celles de toute une société. Pelletier déplore d'ailleurs à plusieurs reprises la métamorphose du PQ en principal véhicule — voire en architecte — du nationalisme identitaire québécois, un « long dérapage » à la suite du « rendez-vous avec l'histoire » manqué lors du référendum de 1995.

L'action soutenue de deux intellectuels phares du parti, Jacques Beauchemin et Jean-François Lisée, est ici au banc des accusés, et leurs thèses sont habilement démontées pour montrer comment le PQ « a perdu son âme » dans son hasardeuse et dramatique transformation en véhicule conservateur. L'auteure élabore également des critiques incisives des principales thèses de Djemila Benhabib et de Mathieu Bock-Côté, autres figures de proue du virage identitaire du nationalisme québécois. Pelletier démontre avec aplomb comment les écrits et les conférences de l'un et de l'autre ont inspiré des groupuscules ultranationalistes québécois, notamment en s'appropriant le discours sur l'égalité homme-femme afin de le redéfinir dans le cadre restreint de politiques nationalistes de repli face à un islamisme radical fantasmé.

Pelletier offre une analyse bien informée ; toutefois, elle peine à dépasser le diagnostic d'un « bon » et d'un « mauvais » nationalisme. Peut-être est-ce ici que l'élément biographique — sa nostalgie et sa déception face aux transformations du PQ — fait trébucher une partie de son analyse. L'ouvrage se termine avec quelques observations succinctes sur la culture québécoise d'aujourd'hui, dont cette proposition rafraîchissante : le français ne sauvera pas le Québec, pas plus qu'un « faux vernis de laïcité », mais la « survie dépendra de la vivacité et du dynamisme du *melting pot* franco-québécois » (p. 212). Reste à voir si nous sortirons de « l'ère du pédalo » où, selon l'auteure, tout le monde sourit sans que rien ne change. ■

Martin Parrot